

---

LES  
BEN - DJELLAB

SULTANS DE TOUGOURT

---

NOTES HISTORIQUES

SUR

LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147,  
151, 152, 153, 154 et 155.)

Nous avons déjà dit que Mohammed succéda à son père El-Hadj ben Ganá; comme lui, il n'était qu'un chef *in partibus* et continua à résider à Constantine. Dans cette ville et au Sahara, les événements allaient cependant se précipiter et changer la face des choses. Le cheïkh Si Ali bou Okkaz venait de mourir, et son neveu Ferhat ben Ahmed l'avait remplacé. Intervenant chez les Oulad-Djellal pour séparer deux groupes qui se battaient à propos de pâturages, celui-ci recevait un coup de feu qui le tuait raide. Son successeur était le Douadi Debbah ben bou Okkaz (1), qui, alternativement soumis ou en révolte, fournira une longue et intéressante carrière. Enfin le Bey Ahmed El-Colli, succombant aussi, est remplacé sur le trône de Constantine par Salah-Bey. Nous sommes en 1771.

---

(1) Mohammed, surnommé « El-Debbah », l'égorgeur.

Il suffit de parcourir la biographie des Beys pour apprécier le règne de Salah, qui, assurément, fut grandiose et surpassa, au point de vue administratif, organisateur, militaire même, tout ce qu'ont pu accomplir avant ou après lui les autres gouverneurs de la province. Un de ses premiers actes était de rassembler quelques forces pour permettre à Mohammed bel Hadj ben Ganá de se montrer à Biskra. Mais cette tentative ne réussit guère. Refoulé comme l'avait été son père, Ben Ganá ne put tenir en plaine. Obligé de grimper en toute hâte les contreforts de l'Ahmar-Kheddou, cette chaîne de montagnes aux teintes rosées qui se déroule au nord-est de Biskra, il s'y réfugia, n'osant reparaître à Constantine, où il aurait eu à rougir de son échec et certainement indisposé contre lui son protecteur Salah-Bey, qui, tout en lui portant de l'intérêt, exigeait de ses lieutenants la dose d'énergie qui l'animait lui-même. Les Ben Ganá n'ont pas été embarrassés pour expliquer le séjour de leur ancêtre parmi les montagnards de l'Ahmar-Kheddou : « Mécontent de Salah-Bey, disent-ils, Mohammed ben El-Hadj ben Ganá se déclara en révolte dans cette montagne, et le Bey, pour le réduire, lança contre lui le cheïkh El-Arab Douadi, qui fut repoussé avec des pertes sérieuses. » Cette prétention d'avoir tenu tête à Salah-Bey, à qui il devait son emploi, est trop fantaisiste pour être discutée.

Nous nous bornerons à rappeler, qu'aussi étranger dans l'Oued Abdi qu'il l'était dans le Sahara, Ben Ganá ne pouvait avoir encore assez de partisans pour se maintenir indépendant. De longues années s'écoulent, durant lesquelles Salah-Bey, très occupé par les événements du Nord, ne peut songer à étendre sa domination sur le Sud en révolte et ne reconnaissant d'autre autorité que celle du cheïkh El-Arab Debbah.

Après la campagne d'Alger, où il fut le héros de la résistance contre la flotte espagnole qui, sous les ordres d'O'Reilly, attaqua la capitale de la régence, Salah-Bey eut encore, on le sait, de nombreux démêlés avec les Tunisiens ses voisins. Comme guerrier, il déploya d'abord des qualités supérieures ; il ne fut pas moins remarquable dans son œuvre diplomatique en réglant ensuite les questions de frontière. Le moment de tourner toute

son attention et son habileté vers le Sahara était enfin arrivé. Nous avons déjà raconté plus haut comment il pénétra dans cette région lointaine, les difficultés qu'il surmonta en allant assiéger Tougourt, et enfin par quelles combinaisons adroites il obtint la soumission du chef des Douaouda Debbah, maintenu cheïkh El-Arab, tout en donnant à Ben Ganâ une part d'autorité dans Biskra, afin de ne pas interrompre la politique de division inaugurée par son prédécesseur. Cela se passait vers 1788. Durant cette période de calme dont jouit enfin le Sahara, se produisit un événement de famille dont les Douaouda conservent le précieux souvenir. La grande caravane du Maroc allant à la Mecque passait près de Sidi-Khaled, où campait Debbah avec ses nomades. Le prince marocain Moulay Yazid était parmi les pèlerins; accueilli avec tous les honneurs dus à son rang par les Douaouda, il demanda et obtint du cheïkh Debbah la main de sa sœur Aïchouch. Les fiançailles étaient célébrées en grande pompe; mais, en raison de son jeune âge, la nouvelle mariée ne suivit pas le prince pèlerin, et ce n'est qu'à son retour, un an après, qu'il l'emmena à Fez. El-Guidoum, le plus jeune frère d'Aïchouch, l'accompagna. Comblé de cadeaux pendant son séjour à la cour chérifienne, il en ramena en outre, pour le cheïkh Debbah, une jument de race et de rare beauté, portant le nom de *Bent-El-Abiod*, — la fille de l'étalon blanc. Sa selle, garnie de pierres, était d'une valeur inestimable. Salah-Bey se trouvait dans l'oasis de Biskra, consacrant ses loisirs à cette organisation du régime des eaux dont les traces subsistent encore, quand il reçut la visite du cheïkh Debbah, monté sur la jument que venait de lui envoyer le souverain du Maroc. Émerveillé à la vue de cette bête magnifique, le Bey s'y prit de telle sorte que le chef Douadi ne put faire autrement que de l'offrir toute harnachée, en hommage de soumission, au Gouvernement turc. *Bent-El-Abiod*, suivie de trente superbes chevaux du pays, chacun conduit par un esclave nègre, prit la route d'Alger, d'où le Pacha expédia au Sultan de Constantinople ce cadeau princier du cheïkh Douadi.

Les Ben Ganâ, évincés du Sahara par Salah-Bey, n'ont gardé naturellement aucun bon souvenir de ce Gouverneur. Aussi, ne

le ménagent-ils point dans leurs notes historiques de famille, et ils se donnent même le mérite d'avoir contribué à sa destitution par les plaintes qu'ils adressèrent à son sujet au Pacha d'Alger. Au début de son gouvernement, il avait accompli de grandes choses d'intérêt public; mais il finit par changer de système, mécontenter les populations et se faire beaucoup d'ennemis. On insinua au Pacha qu'il fortifiait Constantine dans l'intention de se rendre indépendant, et cette dénonciation calomnieuse trouvant écho à Alger, où il avait des jaloux et des rivaux, fit prononcer sa destitution. Les Ben Ganâ prétendent avoir été la cause déterminante de cette révolution gouvernementale, et rapportent l'épisode de la manière suivante :

« Quittant les montagnes de l'Ahmar-Kheddou, Mohammed ben El-Hadj ben Ganâ était allé camper à Aïn-Metoussa, dans les plaines de la ville actuelle d'Aïn-Beïda. Il avait déjà écrit, à cette époque, au Pacha d'Alger, lui disant : « Débarrassez-moi donc de Salah-Bey et retirez-lui le commandement de Constantine. » D'autre part, aux avances du Bey, qui lui offrait de le remettre en place, Ben Ganâ répondait avec fierté : « Il n'y a plus rien entre vous et moi, que chacun vive désormais de son côté ; tant que vous serez au pouvoir, je ne veux plus servir le Gouvernement. » Salah complotait cependant de se venger de ce dédain par une trahison. Il se mettait en route à la tête de son armée et annonçait à Ben Ganâ qu'allant faire campagne contre les Nememcha insurgés, il l'invitait à se joindre à lui. Cette démarche avait pour but d'endormir sa méfiance; en effet, c'est la Smala des Ben Ganâ qui fut razzée par la colonne du Bey. Ben Ganâ se retira alors de nouveau, dans la montagne, et de nouveau rendit compte au Pacha de la trahison dont il venait d'être victime à Metoussa. Ce souverain se hâta de lui répondre : « Je t'envoie Ibrahim-Bey qui va remplacer Salah-Bey, révoqué. »

» Ben Ganâ quitte aussitôt son refuge de la montagne, se dirigeant vers Constantine pour y saluer le nouveau Bey; mais à mi-chemin, il apprend que Salah-Bey a assassiné son successeur et s'est déclaré indépendant du trône d'Alger. De nou-

» velles lettres sont immédiatement échangées entre le Pacha et  
 » Ben Ganâ, et pendant que celui-ci rassemble ses partisans  
 » afin de tenir tête au Bey révolté, le Pacha d'Alger lui expédie  
 » une autre missive contenant ces mots : « Je t'envoie Hosseïn-  
 » Bey avec quelques troupes. » Grande fut la joie de Ben Ganâ,  
 » car Hosseïn était son beau-frère. Le premier acte d'autorité  
 » d'Hosseïn, entrant à Constantine, était de tuer le rebelle Sa-  
 » lah et d'investir son parent, Mohammed bel Hadj ben Ganâ,  
 » du commandement de tous les Arabes nomades et du Sahara (1).»

La fin tragique de Salah-Bey, qui, pendant vingt-deux ans, exerça un pouvoir absolu, a donné lieu à bien des commentaires. Les croyants l'attribuent, non pas aux dénonciations des Ben Gana, mais à un anathème lancé contre lui par le saint marabout Sidi Obeïd. Voici le fait. C'était au commencement du règne de Salah-Bey; les Nememcha, tribu de la frontière tunisienne, ne tenant aucun compte de leurs promesses pacifiques, continuaient à tracasser leurs voisins. Salah-Bey fit contre eux une expédition, mais ne put les atteindre dans leur fuite. On lui signala, à proximité de son camp, une caravane de marabouts de Sidi Obeïd venus dans le Tell chercher des approvisionnements de grains. Les Sidi Obeïd et les Nememcha vivent ensemble, lui dit-on; en frappant les uns vous atteindrez les autres; et le Bey, suivant les conseils des principaux de son entourage, qui étaient alors ses favoris Ben Ganâ et son grand écuyer Ben Zekri, ordonna de saisir la caravane et d'appliquer aux chameaux la marque du beylik. Malgré les observations et les plaintes du marabout qui conduisait le convoi, la mesure prescrite était exécutée dans toute sa rigueur. Au moment où les chaouchs, le fer rouge à la main, marquaient les chameaux, le marabout, joignant sa voix aux beuglements de ses animaux, se mit à chanter :

---

(1) Voir, pour les détails sur la mort de Salah-Bey, ma notice : *Éphémérides d'un secrétaire officiel sous la domination turque à Alger*, *Revue africaine*, année 1874, page 295.

O mon troupeau ! mon troupeau ; mes pleurs et les tiens vont faire fondre et trembler la terre.

A cause des oppressions qui nous accablent. Ce qui m'afflige, c'est l'humiliation. Ce qui me désole, c'est de voir combien peu on nous estime.

Mais je suis ici à tes côtés, ô mon troupeau de chameaux ; j'adresse à Dieu mes lamentations, car je ne trouve ici personne qui m'écoute.

Mais j'invoque l'intervention de notre maître Sidi Obeïd, qui repose dans la montagne.

Pour qu'il tourne son canon contre notre ennemi. Il fera promptement disparaître Salah de ce monde.

O toi, Obeïd, dont les mérites sont connus de tous, emplis ton canon de quintaux de poudre.

Et puis, ajoutes-y une bombe et dirige-le sur Salah, sans avoir besoin de point d'appui.

Visse à la tête, frappe-le, et qu'il puisse dire : C'est Obeïd qui me frappe !

Le coup, par une main invisible aux hommes, lui sera porté par toi, ô Sidi Obeïd, toi dont les mérites sont connus de tous !

Brandissant ta lance, frappe-en Salah, étreins-le corps à corps.

Vous serez témoins de son trépas sept jours après.

Frappe celui-ci et puis celui-là. Ben Ganâ et le kaïd El-Azel.

Les kaïds de Salah, qui sont tous des chiens. Ce sont eux qui ont conseillé et c'est lui qui a exécuté (1).

Salah-Bey, informé de ce que le marabout venait de chanter, le manda devant lui et lui fit répéter ses paroles. Comprenant alors combien il avait été injuste, le Bey lui annonça qu'il lui rendait son bien.

« Je n'accepterai la restitution de ce qui m'appartient, répondit-il, ni de toi, ni de ton successeur immédiat ; mais je le prendrai quand viendra le troisième Bey qui vous remplacera tous deux. »

On a vu ce qui advint de Salah-Bey. Ben Zekri, le kaïd-el-

---

(1) J'ai publié le texte arabe de ce chant dans le 18<sup>e</sup> volume de la *Revue africaine*, p. 470.

Azel ou grand écuyer, contre lequel pesaient de graves accusations, eut, quelque temps après, les membres brisés en place publique. Quant à Ben Ganâ, dont la situation qui venait de lui être faite dans le Sahara était plus embarrassante qu'utile, Salah-Bey le révoqua des fonctions qu'il lui avait confiées. Blessés dans leur amour-propre, les Ben Ganâ ont bien été capables de travailler à satisfaire leur ressentiment contre Salah-Bey. Mais on sait aussi par expérience que les prophéties de marabouts, de même que le rôle déterminant des événements politiques, ne se révèlent qu'après coup. Chacun s'en attribue plus ou moins le mérite.

Quoi qu'il en soit, les Arabes nomades Sahariens conservent respectueusement le souvenir de Salah-Bey, et chantent encore une complainte qui témoigne de l'affection de ses partisans. Elle fut composée au moment où Salah-Bey, ayant fait périr Ibrahim, son successeur, proclama son indépendance et déclara hors la loi, par la proclamation du Pacha d'Alger, ses ennemis qui se disposaient à le trahir et à le livrer. Voici le refrain bien connu de ce chant commémoratif :

فألوا العرب فالوا  
 لا نعطوا صالح ولا ماله  
 ولا نفائله حتى يطيحوا  
 الرفاب على الرفاب

Ils ont dit, les Arabes, ils ont dit :  
 Nous ne livrerons ni Salah ni sa fortune ;  
 Nous ne le combattons pas non plus,  
 Dussent les têtes tomber (être coupées) sur les têtes.

L'avènement d'Hosseïn-Bey plaçait les Ben Ganâ dans les conditions les plus favorables. Hosseïn, outre qu'il avait épousé lui-même la sœur de Mohammed bel Hadj ben Ganâ, amenait en qualité de khalifa, c'est-à-dire de lieutenant, Mohammed Che-

rif, le fils de l'ancien Bey Ahmed El-Colli, lequel était marié aussi à une Ben Ganâ (1). On se mit donc immédiatement à l'œuvre pour consolider la position du nouveau cheïkh El-Arab et lui attacher des partisans dans la lutte d'influence qu'il allait avoir à soutenir contre le cheïkh El-Arab traditionnel des Douaouda du Bit Bou Okkaz. En même temps qu'on lui constituait une sorte de maghzen à l'aide de la tribu des Sahari, afin de le soutenir par la force des armes, on lui faisait un allié dans la personne de Bou Rïaf ben Chennouf, membre de la famille des Douaouda. Quelques explications sont ici nécessaires pour faire connaître les nouveaux acteurs entrant en scène.

Les Sahari, qui occupent aujourd'hui un assez vaste territoire, entre Biskra et Batna, sont de race arabe. Ils étaient devenus la terreur de leurs voisins, à cause de leurs habitudes de pillage et des coups de main incessants qu'ils entreprenaient. Salah-Bey, le premier, eût l'idée de les constituer en maghzen sur lequel il s'appuyerait pour consolider son autorité dans les Ziban. Mais ces auxiliaires n'étaient pas toujours dociles, et il fallut souvent acheter leur concours. Hosseïn-Bey parvint à les attacher à la cause des Ben Ganâ en leur accordant de grandes immunités.

Quant à Ben Chennouf, personnage important, il mérite d'être connu d'une manière plus complète, car ce nom reviendra souvent dans ce qui va suivre.

Dans ma notice sur la famille féodale des Harar, seigneurs des Hanencha (2), il a été question de leurs voisins les Ben Chennouf qui, au XV<sup>e</sup> siècle, commandaient déjà à la grande tribu arabe des Ouled-Soula, répandue dans la province de Constantine jusqu'au Sahara. A cette époque, une branche des Chennouf possédait la ville du Kef et ses environs, luttant avec énergie contre les empiètements des Turcs de Tunis et contre leurs rivaux les Harar, afin de conserver entre leurs mains la contrée

---

(1) El-Hadja Rehia, mère d'El-Hadj Ahmed, dernier Bey de Constantine en 1837.

(2) Voir *Revue africaine*, année 1874.

frontière qu'ils habitaient par droit de conquête depuis plus de deux siècles.

La politique turque, nous dit l'historien Kaïrouani, commença par jeter la discorde parmi les Ben Chennouf, les arma les uns contre les autres. Ceux de Constantine se séparèrent de ceux du Kef, et lorsqu'on les sentit suffisamment affaiblis dans cette lutte intestine, on réussit sans peine à chasser définitivement ces derniers. Le Bey de Tunis parvint, en 1631, à effacer le nom des Ben Chennouf de la contrée du Kef, où ils commandaient. Mais dans l'adversité, les vieilles querelles de famille s'éteignent, et les expulsés du Kef eurent la ressource d'aller chercher un asile chez leurs frères de Constantine, qui commandaient toujours aux Oulad-Soula.

C'est de ceux-ci qu'il est question maintenant, et si j'ai commencé à parler des précédents, c'est afin de faire ressortir l'acharnement mis constamment en pratique par les Turcs pour disloquer l'union existant entre les divers membres d'une famille féodale trop influente et se rendre ainsi maîtres absolus des destinées du pays.

Rappelons maintenant que les Oulad-Soula descendent de Soula ben Ali et sont frères des Ahl-ben-Ali, auxquels commandait la famille féodale des Bou Okkaz. Quand les Daouada, s'avancant vers le Sud, à la recherche de pâturages pour leurs immenses troupeaux, se firent faire place par la force des armes, ils établirent, comme nous l'avons vu, leur domination sur tout le Zab, l'oued Rir', et jusqu'à Ouargla. De ce pays conquis, les Ben Chennouf et leurs Oulad-Soula eurent en partage le Zab-Chargui, dont ils dépossédèrent les Dreïd et les Guerfa, qui reconnaissaient l'autorité religieuse du marabout Sid Nadji, lequel d'après la tradition, était le gardien du tombeau de Sidi Okba.

Au moment où Hosseïn-Bey arrivait au pouvoir, les Ben Chennouf étaient représentés par deux frères : Bou Abd-Allah et Bou Diaf. C'était le premier, en qualité d'aîné, qui avait le commandement. Afin d'implanter dans le Sud sa créature Ben Ganâ, Hosseïn-Bey mit la brouille entre les deux frères, donna l'autorité au cadet Bou Diaf, à condition qu'il épouserait la cause de

Ben Ganâ. Bou Abd-Allah, restant fidèle à ses liens traditionnels de parenté, suivit la fortune des Bou Okkaz. Nous verrons le rôle que les uns et les autres jouèrent dans les rivalités habilement entretenues qui désolèrent le pays (1).

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)



---

(1) Afin de compléter les renseignements sur les Ben Chennouf, nous devons dire que leur ancêtre Bou Allag faisait remonter son origine à Djaffar le Barmécide, ministre de Aroun Er-Rachid. Les touristes que la curiosité conduit à Biskra peuvent se donner la satisfaction de faire la connaissance de gens descendant en droite ligne de l'un des principaux personnages Orientaux, rendu populaire en Europe par le roman arabe des *Mille et une Nuits*.

On peut voir dans la *Revue africaine*, année 1875, le texte arabe et la traduction que j'ai publiés d'un diplôme délivré à cette famille illustre par le Sultan du Maroc, en l'an 1624 de notre ère.